

KATSUJIN KEN

Le sabre qui donne la vie

(&) So Weiter - Yan Allegret
CRÉATION 2025

Conception et mise en scène : Yan ALLEGRET & Stéphane FACCO
Direction d'acteur : Stéphane FACCO
Interprétation : Yan ALLEGRET

Diffusion Bureau Rustine - Jean Luc Weinich



FONDATION
FRANCO - JAPONAISE
SASAKAWA



Théâtre
Jean
Vilar
Ville de Vitry
sur Seine



- Résumé
- Genèse
- Notes de mise en scène
- Distribution
- Bio
- Presse
- Les guerriers de la beauté (article écrit par Y.Allegret)
- Contacts

RÉSUMÉ

Katsujin Ken - Le sabre qui donne la vie

Anciennement intitulé Solo Arts Martiaux, ce spectacle est un voyage entre deux mondes : le théâtre et l'Aïkido. Sur une scène vide, un homme se raconte, un sabre de bois à la main. Quand l'humanité choisit la représentation de la violence par l'art du jeu et du combat, plutôt que de laisser libre cours à la guerre et à la sauvagerie.

C'est l'histoire d'un amour et d'une quête des mystères que contiennent le théâtre et le ring, là où se révèle une part de nous-mêmes. Une beauté se cache là. Une paix. Un partage.

Pratiquant d'Aïkido et écrivain, comédien, metteur en scène, Yan Allegret a entamé il y a 20 ans un cycle de travail portant sur les liens unissant les arts de combat et les arts de la scène. Katsujin Ken est l'aboutissement de cette recherche, sous le regard bienveillant de Stéphane Facco et Yoshi Oïda.



GENÈSE

A l'origine de ce projet, il y a une conversation autour d'un café, un dimanche, entre mon ami acteur Stéphane Facco et moi-même. Nous travaillons dans le théâtre tous les deux, nous nous connaissons bien et portons attention au trajet de l'autre depuis plus de vingt ans.

Stéphane Facco connaît mon attrait pour les arts de combat et plus particulièrement les arts martiaux. Il a suivi de loin, tout en pratiquant son propre métier d'acteur en France, mes voyages successifs au Japon, mes créations avec des boxeurs, des combattants de MMA, des maîtres de sabre. Je lui ai déjà parlé de cette part de mon travail. Pour autant, ce sont des univers qu'il ne connaît que peu.

Aussi, ce jour-là, je décide de lui raconter l'ensemble de cette aventure. Comment, finalement, mon amour des arts martiaux et du théâtre se rejoignent et trouvent leur source jusque dans mon enfance. Je lui décris les intuitions qui me traversèrent et m'amènèrent à partir au Japon en 2006. Et comment, à partir de ce premier voyage, dix autres s'étalèrent pendant les dix années suivantes.

Sous son regard amical, je lui décris les jalons de ma recherche. La découverte de l'Aïkido, celle du plateau. Je lui évoque les rings, les cages et les scènes que j'ai côtoyé en France, en Europe mais surtout au Japon. Je lui parle des rencontres extraordinaires que j'y ai faites : mes découvertes des entraînements matinaux de sumo dans le quartier de Ryogoku. Mon entraînement improbable avec un maître de Jiu-Jitsu traditionnel sur le parking d'une université de Kyoto. Les galas de MMA de la Saitama Super Arena et ses 87 000 spectateurs... ainsi que les nombreux combats pour lesquels j'ai aidé mes amis combattants professionnels français en tenant la serviette, le chronomètre et la bouteille d'eau au bas du ring.

Alors que mon récit avance, mon ami ne me quitte plus des yeux. Je sens alors que je l'emmène avec moi. Je deviens comme un conteur d'une histoire. La mienne. J'insère de l'humour, du suspense. Je tiens mon ami en haleine, le fait rire. Je lui fait découvrir des aspects de la culture japonaise qui lui sont inconnus. Mais surtout, je relie tout cela à ma propre histoire. Je lui parle de mon amour du théâtre, de mon amour des arts de combat et de comment ma vie s'est ancrée dans cet appel que j'ai senti il y a longtemps et auquel j'ai répondu.

Je convoque des figures importantes qui ont jalonné mon chemin : Morihei Ueshiba, Bruce Lee, Miyamoto Musashi, Mike Tyson, mais aussi Claude Regy, Jean Genet, Ryokan et Valérie Dréville.

J'évoque enfin la dimension spirituelle de ces deux mondes. Sans doute le fil le plus profond qui m'unit à ces deux pratiques. Je reviens aux sources. A cette phrase de Morihei Ueshiba « L'Aïkido est la manifestation de l'amour », et comment, peu à peu, le dojo comme le théâtre se sont affirmés en moi comme des espaces sacrés, porteurs d'un mystère qui me porte depuis plus de vingt-cinq ans.

Après une heure, le silence revient. Mon ami me regarde avec un immense sourire. Le récit l'a transporté. il a entraperçu des mondes qu'il ne connaissait pas et il m'a découvert autrement, dans un endroit de parole différent, à la fois direct, simple, sans aucun paravent de fiction. Il me regarde. Il dit : « Il faut faire un spectacle ». Nous nous regardons et sourions en silence. Une brèche vient tout juste de s'ouvrir.

Le travail commence.





« L'art véritable, s'écria, le maître, est sans but, sans intention.

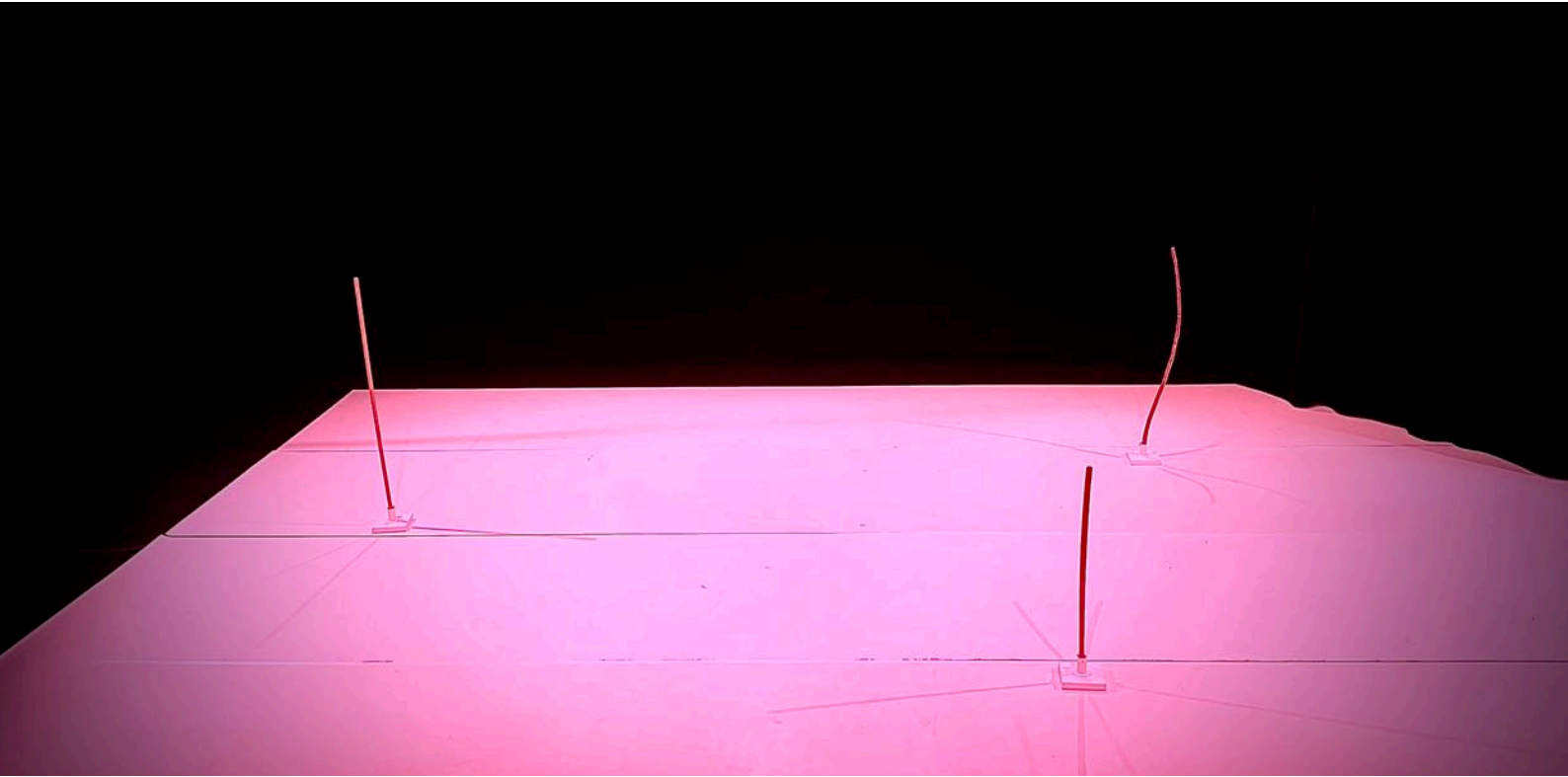
Plus obstinément vous persévèrerez à vouloir apprendre à lâcher la flèche en vue d'atteindre sûrement un objectif, moins vous y réussirez, plus le but s'éloignera de vous.

Ce qui pour vous est un obstacle, c'est votre volupté trop tendue vers une fin.

Vous pensez que ce que vous ne faites pas par vous-même ne se produira pas. »

Eugène Herrigel, citant maître Awa.
Le zen dans l'art chevaleresque
du tir à l'arc

Notes de mise en scène



Lorsque le public entre, un homme est déjà sur scène et accueille les spectateurs. Il tient en équilibre dans sa main un sabre de bois. Un bokken. Le spectacle commence ainsi.

Dans « Katsujin Ken », il n'y a pas, contrairement à la grande majorité de mes spectacles, de texte écrit. Un canevas tout au plus. La parole est laissée libre, évoluera chaque soir, laissant une grande part à l'improvisation.

« Katsujin Ken » signifie « le sabre qui donne la vie ». Dans les arts martiaux, c'est un changement de perspective : il ne s'agit plus de dominer, de vaincre ou de détruire, mais de rétablir l'harmonie, de pacifier, de préserver la vie. Quelque chose s'ouvre. Le visible et l'invisible entrent en dialogue.

Il s'agit de raconter, de narrer une histoire, dans laquelle le théâtre et les arts de combat se mêlent, se découvrent, entrent en résonance et éclairent la vie d'un homme. Une histoire qui ressemble beaucoup à la mienne.

Le rapport au public est fondateur. Je privilégie un rapport direct, léger, simple, un tutoiement initial, de manière à permettre une proximité avec le public. Des dialogues peuvent naître. Des incursions. Des apartés. Voire des participations.

Ce projet se joue à la lisière du théâtre. Dans sa construction, dans son propos, dans sa légèreté, c'est une sorte de pas de côté.

Il n'y a que très peu d'effets lumière ou son. Un sol blanc et trois armes en bois (un bokken, un Jo et une branche) sont les seuls éléments de la scénographie que je souhaite épurée, tout en offrant des supports de jeu concrets.

À chaque représentation, j'accueille un « guest ». Une présence qui ouvre le récit, l'éclaire autrement. J'invente ainsi avec chaque invité une courte scène qui intervient à un moment charnière du spectacle, et ouvre de nouvelles portes pour l'imaginaire. L'acteur Yoshi Oida, l'aïkidoka Manon Soavi et le champion du monde de boxe Hacine Cherifi ont été les premiers guests du spectacle. D'autres viendront.

Le vrai sujet de cette pièce n'est pas le théâtre ou les arts martiaux il me semble. À travers ces langages, je cherche à parler d'autre chose, d'immédiatement partageable. Peut-être le cheminement de la vie en nous, et comment ce chemin nous révèle, peu à peu.

Et puis la découverte d'une dimension plus grande. Quelque chose en lien avec une certaine qualité du présent, qui rejoint à mes yeux la source de l'alchimie théâtrale ou martiale. Là se cachent une paix, un partage. Une forme de liberté inaliénable de l'humain. C'est peut-être cela le vrai sujet du spectacle.

Automne 2024

[Lien captation intégrale du spectacle Janvier 2026](#)

KATSUJIN KEN

Le sabre qui donne la vie

DISTRIBUTION

Conception et mise en scène
Yan ALLEGRET & Stéphane FACCO

Interprétation
Yan ALLEGRET

Guests (en alternance)
Yoshi OÏDA, Manon SOAVI,
Hacine CHERIFI

Direction d'acteur
Stéphane FACCO

Regard extérieur
Yoshi OÏDA

Collaboration artistique
Ziza PILLOT

Création lumière et régie
générale
Philippe DAVESNE

Assistanat lumière
Ysé ALLEGRET

Conseillers Arts Martiaux
Manon SOAVI & Romaric RIFLEU

Production / Diffusion
Jean Luc Weinich - Bureau
Rustine



Production (&) So Weiter. Coproduction CRESCO, Théâtre Jean François Voguet, Centre culturel des Bords de Marne, Théâtre Jean Vilar, Nouveau Gare au Théâtre. Soutiens DRAC Ile-de-France, Département du Val de Marne, la fondation franco-japonaise Sasakawa. (&) So Weiter est une compagnie conventionnée par la Région Ile-de-France, elle bénéficie du soutien de l'aide à la production mutualisée du Département du Val de Marne.



Yan ALLEGRET

Auteur, metteur en scène et acteur. Il dirige la compagnie (&) So Weiter depuis 1998.

Il a écrit plus de trente pièces, toutes portées à la scène. Depuis 2005, tous ses textes sont édités (Quartett, Espaces 34, Quidam Editeur, Koïné, Gallimard Jeunesse, Les Impressions nouvelles...) et créés sur France Culture pour certains.

Il met en scène ses textes depuis 1998 avec notamment avec Yoshi Oïda, Yann Collette, Redjep Mitrovitsa... En 2006, il est lauréat de la Villa Kujoyama et amorce une relation féconde avec le Japon. Il y retournera dix fois entre 2006 et 2014.

STÉPHANE FACCO

Licencié d'études théâtrales à l'université d'Aix en Provence où il rencontre Yan Allegret, Stéphane Facco se forme à l'Atelier Volant du CDN de Toulouse. Membre cofondateur du Collectif Drao, il joue et met en scène J.-L. Lagarce, R. Schimmelpfennig, F. Paravidino, P. Zelenka, L. Bärfuss, J. Fosse, L. Noren. On a pu le voir jouer au théâtre sous les directions de J. Nichet, C. Hervieu-Léger, L. Pelly, Alexandra Badéa, M. Laurent, L. Chollat, D. San Pedro...



MANON SOAVI

Aïkidoka, enseignante d'arts martiaux et autrice de l'essai *Le maître anarchiste*, Itsuo Tsuda. *Savoir vivre l'utopie* (édition L'originel, 2022).

Elle pratique l'aïkido et le kenjutsu depuis l'âge de 6 ans. Depuis 2005, elle étudie également des Koryu 古流 (écoles d'armes anciennes japonaises) avec Tatsuzawa senseï (la Kiraku-ryu, la Choku Yushin-ryu et la Musashi ryu).

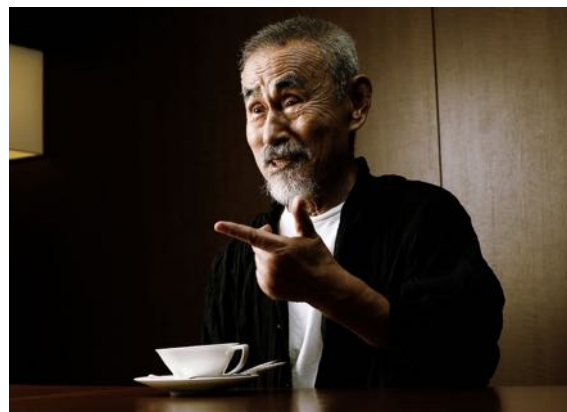
Depuis plus de dix ans, elle se consacre entièrement à la transmission de l'aïkido et du Katsugen undo. Elle enseigne en France et en Italie. Elle est la première enseignante française à ouvrir une séance Aïkido femmes, en non-mixité.



YOSHI OIDA

Né à Kobé en 1933, formé en philosophie et au théâtre Nô et Kabuki, Yoshi Oïda vit en France depuis 1968. Comédien légendaire de Peter Brook, il joue aussi au cinéma pour Peter Greenaway ou Martin Scorsese.

Il est l'auteur de trois livres qui dévoilent un parcours riche et singulier. Depuis 1975, il met en scène du théâtre et des opéras. Les spectateurs se souviennent de lui dans « La conférence des oiseaux » (1979), « Le Mahabarata » (1985), « la Tempête » (1991) et « L'homme qui » (1993) mis en scène par Peter Brook.



PRESSE

« Katsujin Ken » tient dans un parfait équilibre art du présent et art du récit. C'est une lame incisive que de savoir et pouvoir jouer et déjouer la fiction de la représentation. Elle aura bien lieu mais comme un songe quand on ne s'y attendrait plus, ou comme un rêve quand il vient nuitamment honorer les attentes du réel.

Yan Allegret construit, à sa manière unique, un théâtre documentaire, un théâtre où inscrire les lignes du passé comme un ring pour le présent, un théâtre de la réminiscence où les événements s'emboîtent et s'enrichissent.

La beauté entêtante de la proposition de Yan Allegret tient à sa ténuité quand elle pourrait n'être que force, à sa pratique de la parole qui, si elle enseigne, n'est jamais surplombante ni didactique mais partage et ouverte au vent poétique d'une pensée en mouvement, d'une pensée engagée dans le nu du vivant.

il y a la délicatesse du souffle et la justesse des silences, jamais solennels, il y a le ballet des gestes rigoureux et le tissage des mots qui sont l'arme des pensées. L'idée se fait limpide, possède la clarté d'un corps présent à son acte.

Yan Allegret essaime ses points de contact entre ses deux pratiques, théâtre et aikido, comme des petits cailloux blancs, réalise un théâtre d'ombres portées qui n'est que lumière et reflet. De le suivre ainsi pas à pas, dans la simplicité épurée, on est gagné par une douce et lumineuse sensation de plénitude.

Nicolas Thevenot. Un fauteuil pour l'orchestre. Janvier 2025

De l'Aïkido au MMA, de la scène à la cage, l'artiste Yan Allegret livre son regard

LES GUERRRIERS DE LA BEAUTÉ *

Pratiquant d'Aïkido, écrivain, acteur, metteur en scène, Yan Allegret travaille depuis 2004 à mettre en relation le théâtre et les arts de combats. Peu à peu, il a construit des passerelles inédites entre ces deux mondes, les faisant se confronter au travers de spectacles, de textes et de photographies. Itinéraire d'une aventure au bord des rings, sur les tatamis, à l'entrée des cages et sur scène, en France et au Japon. Quand l'art rencontre les arts martiaux...

Par Yan Allegret > Photos : Y. Allegret, Pauline Turmel et Olivier Chambrial



② « (En 2007) Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage (...) A mon tour, je les invite sur scène. »

① « En 2006, j'assiste au tournoi de Sumo de l'été. Je suis à trois mètres du dohyo. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chaises s'entrechoquent. »

« **U**n espace de vérité. Là où l'on ne ment pas, où quelque chose de nous se révèle. » Je regardais les rings de boxe, les tatamis où se déroulait la pratique martiale; je regardais la scène de théâtre; j'observais ces deux endroits silencieusement et les mêmes mots me venaient à l'esprit: «Là, on ne peut pas mentir.»

Dans ces espaces étranges, une forme de beauté régnait. Une beauté sauvage, très ancienne, qui pouvait soudain se révéler terrifiante et frapper comme la foudre. L'instant du K.O., l'instant de la tragédie, quand les hommes tombent. Enfant, j'avais regardé les films de Bruce Lee. Adolescent, j'avais vu en direct à la télévision Mike Tyson se diriger vers le ring avec, dans le regard, ce quelque chose qui annonçait que

le combat était fini avant même de commencer. Mike Tyson: un acte de présence pure. Bruce Lee: la grâce dans la violence. C'est vers 20 ans que les choses ont véritablement commencé. Une phrase a mis le feu aux poudres. Une phrase de Morihei Ueshiba, lue par hasard dans un livre: «L'Aïkido est la manifestation de l'amour». Au début, je ne comprends rien. Je trouve cette phrase aberrante. Mais cela me marque, profon-



© Yan Aliagret

dément, à tel point que je décide d'aller pratiquer l'Aikido. Au même moment, je commence sur scène l'apprentissage de mon futur métier de comédien. Pas de hasard.

Pendant les premiers temps, j'emmagasine et j'éprouve. Tout s'inscrit dans le corps.

Je réalise que ces endroits ne sont pas inoffensifs. On ne monte pas sur scène ou sur les tatamis impunément. On y devient vulnérable. Mais, en même temps, quelque chose fait qu'on s'y sent... pleinement vivant.

« ACCEPTER DE TOMBER. SE RELEVER. CHEMINER »

Après quelques années, tout en continuant l'Aikido, je m'intéresse au Sumo, à la Boxe, au Free-fight. L'art de combat devient une source d'inspiration.

Je débute un journal de ma pratique martiale et j'imagine pour la première fois un spectacle, un point de départ : la confrontation d'un acteur et

d'un combattant. Le combattant, ce sera Hacine Chérifi, champion du monde WBC 1998 de Boxe anglaise, catégorie poids moyens. Pendant toute l'année 2004, je vais le voir à Lyon et j'enregistre nos conversations.

« Quand le combat arrive », me dit-il, « on se retrouve seul. On entre sous les yeux du public dans un endroit où peu de gens vont. Et on ne peut plus reculer. Tout se joue au présent. » Les ressemblances avec la scène sont frappantes. L'ancien champion du monde, lorsqu'il parle, captive n'importe qui. Comme le messager dans la tragédie grecque, il a vu le drame et il y a survécu. Le projet que nous ferons ensemble, « La Plénitude des cendres » (2007) est un spectacle construit comme un rêve, dans lequel l'acteur et le boxeur, incarnent chacun une part de l'autre : sa conscience, son double, son frère. Il y est question de combat, mais surtout de ce que le combat nous apprend sur nous-mêmes. Accepter de tomber. Se relever. Cheminer.

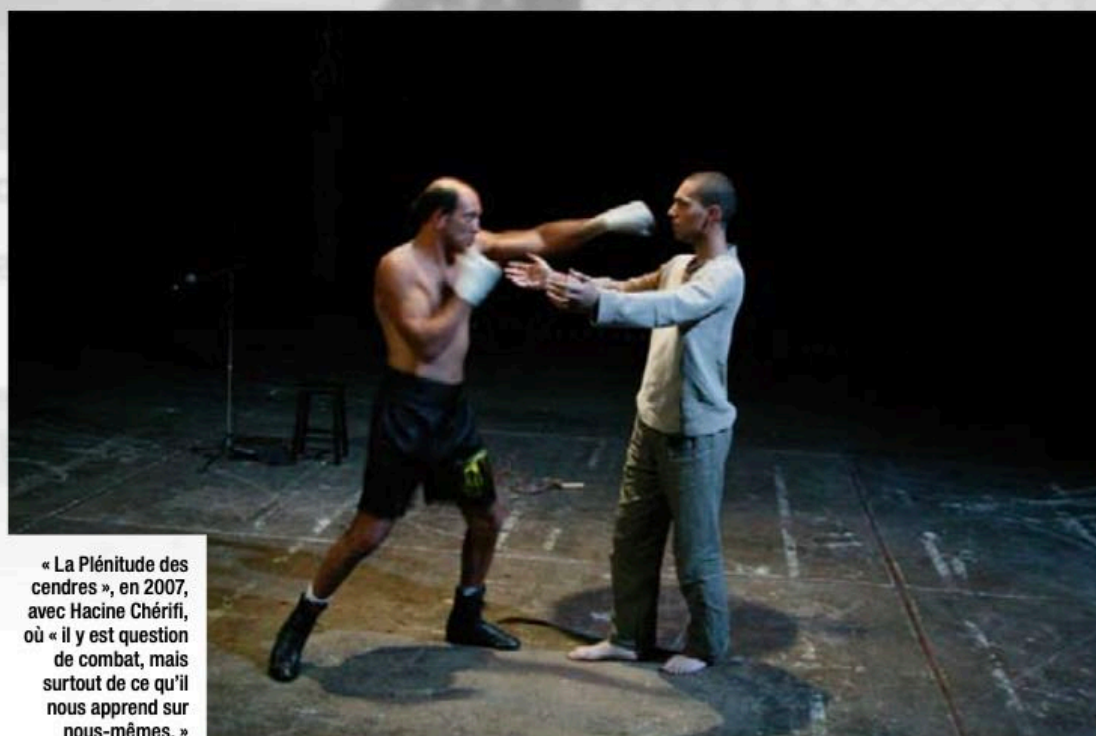
« 2000 À 3000 AFFRONTEMENTS DE SUMO »

La suite m'amène au Japon. On est en 2006. C'est l'âge d'or du Free-fight avec le Pride. Dans le Sumo, c'est le règne du Mongol Asashoryu, dont je suis tous les combats sur Internet. Le Sumo et le Free-fight : le grand écart maximum entre la tradition et la modernité. Je décide de partir pour Tokyo.

J'assiste au tournoi de Sumo de l'été. En deux semaines, je vois entre 2000 et 3000 affrontements. Je suis à trois mètres du dohyo, le regard fixé sur le cercle de paille où les combats ont lieu. A cette distance, on sent le souffle d'air lorsque les chairs s'entrechoquent, on entend le bruit des respirations, on perçoit même l'odeur de camélia qui émane de la coiffure des mastodontes de 180 kilos.

Mais c'est l'espace de la lutte lui-même, le dohyo, fait d'argile et de paille, qui m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne,





« La Plénitude des cendres », en 2007, avec Hacine Chérifi, où « il y est question de combat, mais surtout de ce qu'il nous apprend sur nous-mêmes. »

Je rentre en France avec des étoiles dans les yeux.

En France, le Free-fight est interdit par la loi. Les combattants sont marginalisés par la société. Le monde des arts martiaux lui-même les voit d'un mauvais œil. Evidemment, cela m'intéresse. On dit que seuls les poissons morts vont dans le sens du courant...

Je rencontre l'équipe Haute Tension. Les combattants me proposent de les accompagner au bord du ring et de la cage. Je me retrouve aux côtés de David Baron, Jeff Lenogue, Christophe Dafreville, Casimir Bendy et Karl Amoussou. De nouvelles séries photographiques voient le jour.

A mon tour, je les invite sur le plateau. Quand les marginaux du combat rencontrent les marginaux de la scène et de la littérature : deux free-fighters,

véritablement sacrée. J'apprends que le Yokozuna, le champion suprême, possède un statut équivalent à celui d'un prêtre et qu'il peut procéder à certains rituels. Comme si un champion de boxe était habilité à dire la messe...

En contemplant le dohyo, je comprends que le Japon m'offre là l'une de ses plus belles architectures, majestueuse et pauvre en même temps. Je troque mon stylo pour un appareil photo. De là, naîtra une série photographique : « Dohyo » (2006).

Vient ensuite le MMA, avec le Pride et les 45 000 personnes de la Saitama Super Arena. J'assiste aux combats de Wanderlei Silva et autres légendes

de la discipline. Je remarque : que ce soit dans le Sumo ou le MMA, le public japonais semble prêter peu d'importance à la victoire ou la défaite. Il est par contre extrêmement regardant sur le « comment », et peut soutenir un lutteur si ce dernier perd « de la bonne manière », avec l'esprit juste.

DE LA CAGE À LA SCÈNE POUR HAUTE TENSION

Quelque temps plus tard, un maître de Jiu Jitsu traditionnel me résumera cette attitude par un mot : « Kakugo », qu'il traduit par : « sans espoir d'une récompense et sans crainte d'un châtement. »

un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien composent la distribution du spectacle. Le titre est évocateur, emprunté à l'écrivain Vincent Eggericx : « Paradis Violent » (2007). Je remarque que les publics se mêlent. Des clichés commencent à tomber de part et d'autre.

« ON CREUSE JUSQU'À S'Y PERDRE »

Pendant toutes ces années, je continue à pratiquer l'Aïkido. Je tente de m'approcher de la phrase de Ueshiba. J'ai parfois l'impression de la comprendre, de l'éprouver, mais souvent, cela

© Pauline Turmel



« SUMO OU MMA, LE PUBLIC JAPONAIS PRÊTE PEU D'IMPORTANCE À LA VICTOIRE OU LA DÉFAITE. IL PEUT SOUTENIR UN LUTTEUR S'IL PERD AVEC L'ESPRIT JUSTE »

© Olivier Chambria

© Olivier Chambria

1 + 3 « L'espace de la lutte, le dohyo, fait d'argile et de paille, m'impressionne le plus. Il s'en dégage une force silencieuse, ancienne, véritablement sacrée ».

« PARFOIS, SANS QUE L'ON SACHE
POURQUOI, UNE PORTE S'OUVRE
ET LE MOUVEMENT JAILLIT DANS
UNE SPONTANÉITÉ NOUVELLE »



© Olivier Chambrin

« Deux free-fighters (dont Jeff Lenogue, photo), un slameur, une danseuse de break, une actrice et un musicien ». C'est « Paradis violent » en 2007.

repart. Alors on s'y remet. On reproduit le même kata, le même texte, la même scène, un nombre incalculable de fois. On creuse en eux jusqu'à s'y perdre. Et, parfois, sans que l'on sache pourquoi, une porte s'ouvre et le mouvement jaillit dans une spontanéité nouvelle. C'est très clair : la scène est

là, la technique martiale est là, elles sont passées « à travers nous ». Dans « Le Zen dans l'artchevaleresque du tir à l'arc », maître Awa s'incline un jour devant son élève Eugène Herrigel et lui dit : « Cela a tiré ». Tout l'apprentissage du théâtre, de l'écriture, peut se résumer à cela. A un moment, j'ai compris et

accepté que c'était la même chose qui était au travail partout. Alors, tout s'est simplifié.

En 2008, je propose à la prison de Fleury-Mérogis des ateliers « arts de combat / arts de la scène ». Pendant un mois, les détenus pratiquent la Boxe anglaise et le MMA avec des combattants pros, puis interprètent sur scène des extraits du Hagakure de Yamamoto, le livre référence de l'éthique samouraï.

« ICI, ON NE JOUE PAS. LA LAME EST RÉELLE »

Je repars au Japon où je rencontre le maître de Jiu Jitsu traditionnel, Kunihiro Tatsuzawa en 2008. Son école, le Kiraku Ryu, est menacée de disparition. « Les japonais », m'explique-t-il, « ne s'intéressent plus à leur propre patrimoine ». Il me prédit la disparition entière des arts martiaux traditionnels. Je réalise avec lui une interview et une série photographique (Karaté Bushido n°370). Pendant les prises de vues, une certaine nostalgie flotte.

Plus je côtoie les dojos et les rings, moins la compétition m'intéresse. La question d'être le plus fort s'efface pour laisser la place à un autre terrain. Finalement, l'outil n'est rien. Un kata. Un texte. Un combat. Une représentation. C'est l'esprit avec lequel on se sert de l'outil qui importe.

Je rencontre alors le maître de sabre Yuta Kurosawa, avec qui je vais réaliser le dernier spectacle



© Olivier Chambrin

En 2008, au Japon, Yan Allegret rencontre et réalise une série photographique avec Kunihiro Tatsuzawa, un maître de Jiu Jitsu traditionnel.





« C'est moins le morceau de tatami roulé que l'on coupe que les fils qui nous retiennent au passé, au futur et à une certaine part de soi-même », explique Yuta Kurosawa à Yan Allegret.



Yan Allegret a navigué des arts martiaux très traditionnels aux soirées de MMA ou Pancrace, comme le « 100% Fight ».

de ce cycle : « Neiges ». (2009-2012). Le metteur en scène Antoine Vitez disait de l'acteur qu'il écrit sur le sable.

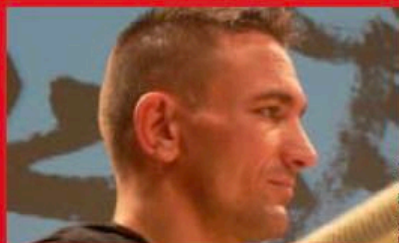
En côtoyant Yuta Kurosawa, en assistant à ses

entraînements dans son dojo de Yokohama, la phrase me revient : « Il écrit sur le sable ». L'éphémère est omniprésent dans le laïdo. La coupe ne dure qu'une fraction de seconde, comme une

métaphore de la vie humaine. Ici, on ne joue pas. Tout est réel, à commencer par la lame. Mais l'adversaire n'est plus là. Il est symbolisé par un rouleau de tatamis, planté sur un pieu : « C'est moins le morceau de tatami roulé que l'on coupe », m'explique Yuta Kurosawa, « que les fils qui nous retiennent au passé, au futur, et à une certaine part de soi-même ». L'influence du zen est palpable.

RENCONTRES AVEC...

DAVID BARON



« Je suis dans son coin à deux reprises, en Angleterre puis au Japon, le jour de sa victoire contre Hayato Sakurai. Je découvre un homme calme, posé, plaisantant, bien loin des clichés du bad guy. Il dédramatise sans cesse l'enjeu du combat. Il s'en amuse presque. David a été pompier et, à ce titre, il a côtoyé la mort de près. C'est sans doute cette expérience qui lui donne ce détachement et qui, sur le ring, l'a rendu dangereux pour ses adversaires. »

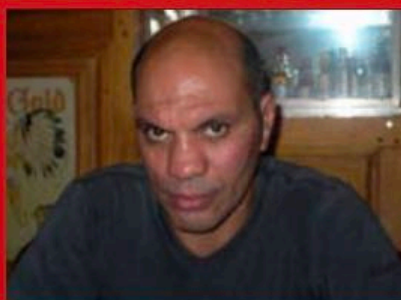
MUSASHIMARU



« Je rencontre l'ancien yokozuna hawaïen après plusieurs semaines de négociation. L'entretien

dure une demi-heure, l'homme est colossal et placide. Je teste son légendaire sens de l'humour et lui dit qu'il n'aurait aucune chance face à moi. Je fais 63 kg, lui environ 200. Il me regarde fixement pendant quelques secondes, je m'imaginais encrusté dans le mur. Puis il explose d'un rire sonore et me tape sur l'épaule. « French Style ! », dit-il. Deux heures plus tard, je continue à me frotter l'épaule. »

HACINE CHÉRIFI



« J'avais prévenu l'ancien boxeur que la scène pouvait être impressionnante quand on n'y était jamais allé. Il avait fait semblant de ne pas m'entendre. Le soir de la première, en sortant de scène, je le retrouve dans les coulisses. Il a un petit sourire aux lèvres. Il me dit : « J'ai été surpris. J'ai eu les mêmes sensations que sur le ring. La tension, l'appréhension. C'était la même chose. Il n'y a que les coups qui étaient différents. »

« LE SABRE DE VIE ET LE SABRE DE MORT »

Je fais une nouvelle série photographique avec lui. Nous décidons de réaliser un spectacle, dans lequel toute forme d'affrontement aura disparu. Ce sera « Neiges », joué en France et au Japon en 2012, dans lequel je rejoins sur scène le maître de sabre, accompagné d'une danseuse et d'un musicien.

Yuta m'avait parlé de deux formes de sabre : Satsujinken et Katsujinken.

Satsujinken, c'est le sabre qui donne la mort, le sabre des petits maîtres. Ceux-là utilisent la technique pour dominer, contrôler, soumettre. L'horizon est fermé.

Katsujinken, c'est le sabre qui donne la vie. Il sert alors à la fois à préserver la vie et à pacifier le monde, à rétablir l'harmonie. Katsujinken semble être au-delà du combat. Un endroit où il n'y a plus de dualité. Il arrive peut-être un moment dans le chemin martial, où l'on doit se poser cette question : Katsujin ken ou Satsujin ken. Et de la réponse dépend la suite du chemin.

Aujourd'hui, je continue à pratiquer l'Aïkido. Pour le reste, je sens que le cycle est arrivé à son terme. Ma perception du combat a évolué. Je crois, aujourd'hui, qu'il n'y a pas vraiment de combat. Pas réellement. C'est nous qui l'avons inventé, parce que nous ne sommes pas allés assez loin en nous, et que nous voyons comme séparé ce qui est uni.

La pratique martiale et la scène me l'ont appris : il existe un endroit sans adversaire, dans lequel l'homme qui nous fait face fait partie de nous-mêmes. Reste à le redécouvrir. »

* L'expression est empruntée au chorégraphe et plasticien Jan Fabre.



Contact (&) So Weiter
Artistique - Yan Allegret
yanallegret@gmail.com - 06 60 69 73 74
Production/diffusion - Jean-Luc Weinich
contact@bureaurustine.com - 06 77 30 84 23